



43720 / B

A U T R E S
R E V E R I E S

S U R

LE MAGNÉTISME ANIMAL;

A U N A C A D É M I C I E N

D E

P R O V I N C E.

A quoi tient-il ? Je n'en fais rien. Cela me paroît aussi difficile à expliquer, que d'expliquer en morale la présomption de beaucoup de gens qui nient les faits, parce qu'ils n'entendent pas comment cela arrive, & qui se refusent à voir ce qu'ils regardent d'avance comme impossible ; & cependant c'est un fait bien avéré Nous sommes nés d'hier, &c. &c. &c.

*Lettre de M. LEROI, Lieutenant des Chasses ;
à M. le Marquis DE CUBIERES.*

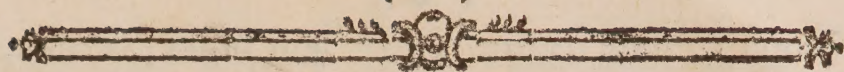


A B R U X E L L E S.

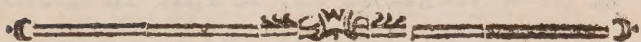
1 7 8 4.

Turo





AUTRES
RÉVÉRIES
SUR
LE MAGNÉTISME ANIMAL,
A UN ACADEMICIEN
DE
PROVINCE.



VOUS l'avez bien dit , mon cher Confrère ; le Public n'est point venu savoir de mes nouvelles ; & mon long sommeil à l'Ecole Magnétique a été regardé comme un moyen très-doux de vivre en paix avec de bons amis , gens à systêmes , très-indulgens envers l'humble ignorance , & ne passant rien à l'orgueil des mécréans. Ce moyen de paix a bien son prix , mais je ne puis réclamer la propriété , pas même la priorité d'une invention pratiquée par MM. les Commissaires , qui ont pris date avant moi. Ils avoient peur de rien voir , & ils n'ont rien vu.

Voilà comme ils ont rempli leur objet , & déjà vous avez l'analyse de leur rapport.

J'entends citer avec humeur les vieux Corps & les Compagnies nombreuses dont on a craint les tracasseries bien plus redoutables que l'influence du pouvoir. Les mécontents en viennent aux personnalités. On nomme les importans qui ont entraîné les foibles , les empressés qui ont précipité les paresseux : on compte les bons amis qui ont donné des conseils de prudence aux talens comme à la médiocrité. Pour moi, je rends justice à ces Messieurs , à leurs principes de rigueur & de délicatesse sur le fait du mensonge : & je maintiens qu'ils n'étoient pas gens à manquer en face à la vérité. Pour pécher devant elle , il leur a fallu se couvrir d'un voile de respect ; & dès qu'ils ne l'ont pas vue , il est clair qu'elle n'y étoit pas.

Les Moralistes du dernier siècle consumèrent cinquante ans à médire de l'aveuglement intellectuel , qui résiste aux graces communes , disoient-ils bien , parce qu'il est volontaire , orgueilleux enfant de l'amour-propre qui désavoue ses œuvres. Que n'auroient pas dit ces Sages passés , de l'usage des vues basses , si commodes au tems qui court , avec lesquelles vous calculez à loisir , s'il est de votre intérêt d'apperce

voir un ami , qu'un imprudent reconnoîtroit de cent pas !

Après dix pages d'excellentes observations préliminaires , commence ainsi l'examen sérieux du Magnétisme animal. « L'action du Magné-
 » tisme sur les corps animés , peut être obser-
 » vée de deux manières différentes , ou par
 » cette action long-tems prolongée , & par ses
 » effets curatifs dans le traitement des mala-
 » dies , ou par ses effets momentanés sur l'é-
 » conomie animale , & par les changemens
 » observables qu'elle y produit. M. Deslon insis-
 » toit pour qu'on employât principalement &
 » presque exclusivement la première de ces mé-
 » thodes , les Commissaires n'ont pas cru de-
 » voir le faire ».

J'ai vu l'un des Commissaires envoyé de la Commune de Chaillot , pardevant la Cour , contre les invasions de la pompe à feu. La Commune eut tort , comme de raison , & prit patience , en profitant de la pompe des Messieurs de Paris , au lieu de lutter contre elle.

Si le rapport des Juges , imprimé à la Presse Royale , fût devenu public , & qu'il eût été possible d'y lire : « Les bonnes gens de Chail-
 » lot , avisés par un bel-esprit de l'Académie ,
 » propoisoient deux moyens d'apprécier leurs

» droits : ils insistoient pour qu'on employât
 » principalement & presque exclusivement un
 » de ces moyens , probablement le plus sûr.
 » La Cour a cru devoir les réduire à celui qu'ils
 » regardoient comme le plus foible , le plus in-
 » certain ». Un Juge connu par un rapport de
 cette sorte , ne rapporteroit plus parmi nous.
 L'opinion s'uniroit à la Loi pour la vengeance
 commune. Mais parce qu'il n'est plus question
 d'un mur mitoyen ; parce qu'il ne s'agit que
 d'avilir un homme devant deux nations aux-
 quelles il appartient ou par sa naissance , ou par
 ses travaux , & de livrer au ridicule trois cents
 hommes qu'il a trompés, MM. les Commissaires
 sont libres des chaînes que les loix de tous les
 peuples imposent à tous les Juges (A), de tous les
 intérêts ; & , loin d'être désavoués par leurs sa-
 vantes Compagnies , les habiles Commissaires en
 seront chéris comme les bienfaiteurs ; & cette
 Académie des Sciences exacte , si célèbre par
 l'austérité du style qui distingue ses Mémoires ,
 & qu'elle exige dans les rapports qu'elle de-
 mande à ses membres ; elle qui fait si bien que
 le style académique , celui des Savans entr'eux ,
 n'est que le style de la pensée , que la simplicité ;
 & , j'ose le dire , la nudité du style est le sceau
 du vrai talent , & l'hommage que le savoir doit

au savoir , l'Aréopage des Sciences s'est démenti jusqu'à sourire aux charmes de la diction : c'est que l'Académie n'étoit plus Juge , mais Partie trop intéressée au succès de l'homme éloquent dont le Public aime la prose , encore qu'un peu traînante (B). Il falloit l'avoir pour soi , ce Public & cette opinion , dont on vit dans toutes les Académies. C'est bien aussi l'aliment de tous les états , mais il n'en n'est qu'un où l'on sache le préparer ; & , avec l'opinion , que ne feroient-ils pas , *sua si bona norint* !

On l'a bien vu , qu'il ne s'agissoit point de faire un pas dans la carrière , mais d'en déterminer les bornes , de montrer que ce pas n'étoit point fait. Il falloit apprendre à ce Règne de LOUIS-AUGUSTE , à ne pas s'enorgueillir chaque jour d'une découverte nouvelle observée par l'Académie dépositaire des registres.

Enfin , ces Messieurs ne pouvoient suivre une autre marche , ayant pour agir un motif d'intérêt , & pour montrer une raison plausible. Rien n'arrête en si beau chemin. Cette raison plausible , on la fait naître de la difficulté de distinguer les guérisons opérées par la Médecine , de celles que la nature produit d'elle-même sans le Médecin , ou malgré lui. *C'est la nature qui guérit* , disoit le pere de la Médecine , &c. (C).

Quant à la raison d'intérêt qui déterminoit réellement ces MM. à juger d'un agent constant, universel, par des effets momentanés : on la conçoit cette raison décisive : c'est qu'ils étoient les juges des expériences qu'ils alloient manier à leur gré ; au lieu que l'observation des maladies & des guérisons, n'étoit pas soumise à leur volonté ; & que le public n'en auroit pas jugé d'après une assertion arbitraire & trop intéressée.

Un Médecin, dont le nom n'est pas fait, présentant à M. le Doyen de la Faculté deux malades guéris suivant un nouveau système, & des procédés nouveaux, peut bien s'attendre à voir M. le Doyen s'en prendre à la nature : si il en présente dix, M. le Doyen peut encore crier à la nature & à sa *grande force*, & M. le Doyen sera cru sur sa parole ; car on n'est plus réduit à prouver, quand on a un grand titre de savoir. Mais s'il étoit question de cinquante malades guéris, de cent, la parole d'un homme devenant impuissante, on assemble la Compagnie, on délibère, on agit en Corps (*D*) ; on circonscrit la morale aux intérêts du Corps, on est Romain, & Rome appelle vertu, tout ce que le zèle entreprend pour ses foyers, ses autels, ses préjugés consacrés par le tems.

Mais au milieu de tant de zèle & de tant de bruit , cent malades ont aussi le zèle bruyant ; l'affaire ressortit au public , à l'opinion , & la lumière naît de l'orage. Mais au lieu de malades & de guérisons , est-il question des effets momentanés du nouvel agent ? l'affaire se rapporte à huis-clos ; le rapporteur , les juges , les témoins , les *opérateurs* sont également parties : l'appel à l'opinion n'a plus lieu. Les êtres foibles , que la mobilité de leurs nerfs prépare à ces tristes expériences , iront-ils disputer avec le public sur la vérité de leurs sensations , sur des impressions incertaines , si difficiles à définir , si rapprochées des effets bizarres de l'imagination & de l'imitation , qu'on ne les distinguera qu'avec le tems & l'habitude d'observer ?

Je l'ai peut-être cette habitude , & encore que fais-je ? & qu'ai-je à dire de ces prodiges magnétiques , décriés par l'envie ou la médiocrité scrupuleuse , exaltés par l'enthousiasme , livrés enfin au ridicule par les mécréans qu'ils formèrent jusqu'à l'école de M. Mesmer ? Pour moi , je n'appartiens à aucune de ces trois classes , je ne connois point l'envie , je ne crie point au prodige , je ne suis pas même incrédule. Qu'êtes vous donc ? Je suis spectateur , j'ob-

serve, & je doute encore après dix mois d'assiduité (E). Et si l'on accordoit encore à mes doutes ce qui reste de l'année, je demanderois une autre année pour me décider. Ne croyez pas que j'aspire à la gloire philosophique d'avoir saisi seul ce milieu si difficile à tenir. On ne l'a point cette gloire sitôt qu'on la mérite. Les Gens extrêmes ne voyent pas loin d'eux, ou parce qu'ils sont naturellement bornés, ou parce que l'imagination ou bien l'intérêt les établit trop près de l'objet qu'ils ont à voir, & qu'ils ne voyent pas mieux qu'une montagne dont ils habitent le pied. Ces Messieurs donc, de l'extrémité où ils se sont établis, après quelques séances, peuvent bien croire que l'horizon est borné au milieu où je suis placé. Ceux de l'extrémité opposée croiront la même chose par les mêmes causes; ils m'appelleront tous extrêmes, précisément parce que j'aurai le courage de la modération.

Mais à quoi bon tant de morale & de métaphysique? à éloigner le moment de parler d'une physique qui me passe. Mais les Commissaires eux-mêmes, ne devoient-ils pas débiter par des procédés de morale & de critique propres à s'affurer de la vérité des êtres mobiles qui se prêtoient à leurs expériences. Que

cette recherche est douloureuse ! que n'a-t-on pas à souffrir entre la fausseté que l'on craint & la douleur que l'on respecte ! Ma peine éga-loit celle des victimes malheureuses que le sort a réduit au besoin d'intéresser l'enthousiasme ou la curiosité. Comme je détestois ce peuple oisif qui venoit demander à être étonné , & cet autre peuple qui arrivoit avec des titres qui semblent exiger ce que l'on demande , & qui demandoit encore à voir souffrir ! De la douleur , de l'en-nui , de l'incrédulité : voilà le fruit de mes premières observations. Il me sembla que , re-nonçant à savoir comment on faisoit les pro-diges , j'étois réduit à étudier comment on les faisoit croire. Eh bien ! c'est en persévérant dans cette étude singulière avec autant de bonne foi & aussi peu de foi qu'on en doit apporter à la recherche de la vérité , que je suis revenu à des doutes plus favorables au Magnétisme animal.

Je vous dois compte de l'observation à la-quelle je dois mon retour au Magnétisme , ou du moins aux doutes qui en font le chemin , si l'on y va par le bon chemin.

Les personnes * que la mobilité de leurs nerfs rend susceptibles des effets momentanés de l'agent magnétique , m'ont presque tou-jours intéressé les premiers jours par un grand

* Je ne parle que de celles dont la posi-tion permet les doutes & les recher-ches.

air de vérité , & les jours suivans , l'intérêt diminuoit , & aussi l'air de vérité. L'art mimique doit aller en augmentant, & , ce qui est la même chose , en se cachant. L'art n'étoit donc pas le seul agent ni l'agent principal des premiers effets. Ce dilemme n'a pas enchaîné ma croyance ; mais c'est à lui que je dois des doutes qui me semblent manquer à l'honneur philosophique de MM. les Commissaires.

Si vous n'étiez pas un profane , si vous aviez étudié les ascétiques , vous sauriez que l'hypocrisie a souvent été fille de la vérité. Une jeune personne a bien vu l'intérêt touchant qu'elle inspiroit durant les beaux jours de sa ferveur : ces beaux jours ne sont pas suivis de jours qui leur ressemblent ; mais le besoin d'intéresser est durable comme la vie & la vanité , & l'on croit avoir tout réparé , sitôt que l'on montre au dehors la vertu qu'on n'a pas conservée dans son cœur.

Voilà presque l'aventure entière & véritable de la petite Marguerite (F), devenue célèbre par le mal & le bien qu'elle a fait dire du nouveau système. Elle a pu tromper la Dame bienfaisante qui a cherché son secret , comme elle avoit trompé ses bons amis , les amis de Mesmer , gens faciles à jouer quand on leur donne du

bien à faire ; elle a bien pu promettre de ne point avoir les convulsions qu'elle avoit exprès ; mais les premières qui nous ont étonné , celles qui ont précédé ses essais mimiques , ne sont pas en sa puissance, & peuvent un jour attrister Madame de ... si ses maux la rendoient encore susceptible des premières impressions magnétiques. Enfin dès que cette Dame a un grand penchant à douter , & dès qu'elle unit savamment le doute pratique au doute méthodique , elle pourroit porter l'effort de la philosophie , jusqu'à douter de Marguerite.

On n'en parlera peut être plus de Marguerite , & ce sera pour le mieux ; car ce genre de célébrité doit finir où la santé commence ; aussi l'obscurité devient le partage ordinaire de cette multitude de Sourciers , qui vieillissent sans gloire dans les villages illustrés par les savantes recherches de leur enfance. Leur talent tenoit à une grande sensibilité de nerfs qu'ils ont dû perdre en se fortifiant. On se plaignoit cet hyver de la longue absence de M. Bléton , & du silence de Paris à son égard. Il est apparemment guéri , dit M. Mesmer (G). Je ne m'exposerai point au péril de vous expliquer ces phénomènes ; demandez-en compte aux Commissaires eux-mêmes. Mais choisissez un moment de bonne

foi, de ceux où l'on n'est point à son rôle, mais à la vérité, à l'amitié : ils avoueront qu'avant même de tenter les expériences dont ils ont rendu compte, ils savoient parfaitement que les malades les plus remarquables par la mobilité de leurs nerfs, & par la singularité des effets qui naissent de cette mobilité, ne doivent pas toujours être également propres aux épreuves de la curiosité : qu'une bonne digestion, une bonne nouvelle, peuvent les rendre pour une soirée à l'état naturel des hommes en santé. Ainsi puisse M. Jumelin (*H*), pour que Dieu lui rende la joye de son cœur, prendre la balle au bond, & renvoyer à MM. les Commissaires, le ridicule dont ils l'ont couvert ; en expliquant au public à quoi tiennent les mauvais succès des expériences en question, ou la fausseté de ceux qui les citent après les avoir dirigées à leur manière. N'avez-vous pas vu la frayeur d'une médecine, produire chez vos enfans des effets que la médecine elle-même ne pouvoit obtenir ? On me fait grincer les dents en mordant devant moi dans une étoffe de drap ou dans un fruit vert, & le souvenir de cette singularité, me fait à l'heure qu'il est, éprouver les mêmes grincemens. Pourrois-je m'engager à faire à tous les instans l'épreuve de la même

susceptibilité ? & si l'on connoît les variations toujours nouvelles des accidens bizarres , attachés aux maux de nerfs , on ne sera point étonné de m'entendre dire que les engagemens & les témoins pris pour une expérience de ce genre , fussent pour la faire manquer. MM. de l'Académie des Sciences peuvent demander à MM. de l'Académie des Belles-Lettres, *quelles furent, dans les différens tems, les diverses épreuves admises dans les jugemens révéérés de la seconde antiquité ?* Ils apprendront combien étoit ridiculement injuste , le tribunal devant qui les Diogènes du tems pouvoient seuls garder leurs femmes. Il est peu de Médecins , qui n'ait vu des convulsions très-vraies , suspendues à l'aspect d'un homme qu'on aime , ou qui nous intimide. Et parce que vous appercevrez sans cesse des causes morales dans les phénomènes de la physique , irez-vous jusqu'à ne pas reconnoître l'existence des causes physiques ?

C'est pourtant en philosophant aussi vaguement sur l'imagination & ses causes , en liant ses effets avec l'histoire de tous les Charlatans du monde , & sur-tout avec les scènes ridicules qui déshonorèrent le siècle de Louis XIV vers sa fin , & les commencemens de celui-ci : c'est en mêlant ainsi au souvenir des fanatiques des

Cévennes & des Croyans de St. Médard, vos frayeurs & vos déclamations sur le Magnétisme animal, que vous tournez en ridicule d'honnêtes gens, qui ont leurs droits à l'estime publique & même à une réputation de sagesse & de critique, dans un moment où l'un des objets de leurs études, est de chercher dans une nouvelle théorie de nos sensations, la vraie source, la source physique, & en même tems le remède des folies dont vous jetez sur eux le ridicule mal-faisant. Vous n'aviez pas des intentions de cette noirceur; mais vous saviez bien qu'ici, on ne compte point les intentions, mais les résultats. Dans une affaire où l'on a si peu fait pour la vérité, tandis que l'art d'établir l'opinion étoit médité, approfondi, laborieusement pratiqué, on n'a point ignoré qu'en montrant à la multitude, dans le même tableau, les Habitans des Cévennes, les Dévots de St. Médard, les Elèves de M. Mesmer, dans le même costume, la multitude viendroit à les confondre; auriez-vous à présent le soin tardif de les distinguer? Ainsi parmi les Elèves de M. Mesmer, sur-tout parmi ceux qui ne sont dans le monde que par l'estime personnelle dont ils peuvent jouir, ou ceux qui ont assez de droit à ce genre d'estime, pour ne plus compter les

autres ; il n'en est pas un qui n'ait souvent dit en lui-même, M. Bailly m'a bien fait du mal : j'ai , graces à lui , le ridicule de la superstition & l'odieux du fanatisme après des études & des sacrifices qui me promettoient d'autres succès. Quand on s'est ainsi parlé à soi-même , M. Bailly imagine bien ce qu'on a encore à se dire.

Depuis la mauvaise idée que M. Bailly a donné des Elèves de M. Mesmer , ils ne peuvent voir que des gens accoutumés à penser d'eux-mêmes. Me voilà donc bien mis en quarantaine , moi qui n'ai que l'air adepte ! Aussi M. Bailly se plaindra de l'humeur que donne une retraite forcée.

M. Bailly ne connoît encore la Littérature , & les sciences que par le bonheur & la gloire. A la renommée philosophique , il joignit celle d'une grande aménité de mœurs qui le rendirent étranger aux querelles & aux intrigues du philosophisme. Sa philosophie particuliere fut toujours douce & sage ; car c'est une grande sagesse & un grand moyen de paix , de ne parler aux gens de ce monde que du monde antérieur , & du monde superlunaire. La philosophie & les Philosophes se mêlant de nos affaires , ont toujours été fort incommodes à ceux que la Providence charge ici du soir

de les arranger ; jamais M. Bailly n'a mérité la moindre plainte à cet égard : & assurément la bonne compagnie doit lui savoir gré de ne l'avoir jamais attristé , comme tant d'Ecrivains , par le souvenir de ses devoirs , & des intérêts de la pauvre espèce humaine. Ce désir de vivre dans une nation meilleure , en y répandant des idées plus saines ; cette ambition de préparer ou d'adoucir l'influence de la Loi par celle de l'opinion ; cette manie d'éclairer la conscience publique sur l'honneur (1) & le devoir ; cette prétention littéraire d'être la voix du peuple dans la distribution de la gloire & du mépris , d'apprendre à l'homme souffrant tout ce qu'il peut obtenir avec des bénédictions , & de la considération , quand il faudra ne les donner qu'en retour du bonheur : tout cet attirail de la philosophie moderne n'a point embarrassé l'ame douce & le bel esprit de M. Bailly ; il n'en a point eu des ennemis : il a été heureux. Le voilà maintenant au plus haut de la roue , enchaîné à d'illustres rapports , & fatigué de glorieux embarras ; attendons la fin & les réflexions. Menage disoit , *qu'il trouvoit les vers de Bensérade assez bons , depuis qu'il étoit son ami*. Les Menages du jour sont encore les amis de M. Bailly ; ils ont trop de bon sens pour croire qu'un homme qui prof-
père

père ait une mauvaise logique. Ils savent bien que dans un moment d'ivresse, un morceau d'éloquence est le chef-d'œuvre de la Philosophie.

Mais si l'ivresse alloit se calmer : la critique moins timide tenteroit de faire brèche , & je prévois comment elle viendrait à s'élargir cette brèche , moi qui n'ai jamais repris une faute de style , non plus qu'une faute de Physique.

Le traitement Magnétique a donc un rapport bien humiliant pour les Elèves de M. Mesmer, avec les convulsions de S. Médard ; croyons-le un moment ; mais vous croyez aussi que les honnêtes gens qui furent trompés , même ceux dont l'imagination s'égara jusqu'à bondir trop haut , même ceux qui ne bondirent que par imitation , firent moins de mal , éteignirent moins de lumières que les mal-adroits & les politiques bornés , dont l'intolérance exalta la superstition jusqu'au fanatisme.

Mais , n'est-il au monde que l'intolérance religieuse ? n'est-il pas une intolérance scientifique , amie de la vérité , quand l'habitude en a fait un préjugé de Corps ? mais invoquant sans cesse le pouvoir & les tribunaux contre les nouveautés qu'elle confond avec l'erreur ; &

cette moderne intolérance a-t-elle d'autres principes que ceux que vient d'établir M. Bailly, à la cinquieme page de son discours & même dans la fixieme, jusqu'au moment où il s'écrie : *c'est un bel emploi de l'autorité, que celui de distribuer la lumiere !* Vous y verrez jusqu'à l'inquisition par Commissaires bien établie ; & pourtant n'ayez pas la moindre peur de la brûlure, dont la mode est passée ; mais tremblez humblement à la vue d'honnêtes gens qui joignent au besoin intime de se venger, le besoin le plus secret de dissimuler leur vengeance en raffinant leurs moyens. Remarquez les maximes de cette cinquieme & fixieme pages auxquelles je vous renvoye. C'est le zèle de la vérité pure qui les dicta : mais c'est l'esprit de Corps qui les interprêtera. C'est l'autorité bienfaisante que l'on bénit ; mais, comme il arrive ici, quand c'est l'aristocratie qui l'exerce. C'est un Bourgeois de Paris, qui a déclamé ce discours ; il n'est pas né comme nous sur les sables de l'Océan, où nous ne bénissons que l'unité de pouvoir, *notre bon Roi*, dit le peuple.

Enfin, où chercherez-vous des Commissaires pour les *décisions importantes & indispensables* de ce genre, pour éclairer ceux qui doutent pour établir une base sur laquelle puisse

venir se reposer ou l'incrédulité ou la confiance?

Dans les mêmes classes d'hommes qui défendirent si sévèrement à Galilée de faire tourner la terre, qui combattirent plus d'un siècle contre la circulation du sang, qui conserverent si long-tems à Aristote l'autorité que lui donnoient nos Peres dans les écoles de tous les genres, qui lurent enfin Descartes lorsque le tems fut venu de s'éclairer avec Newton, & qui maintenant aiment tant Newton, qu'ils s'irritent contre ceux qui voudroient que les causes de Newton fussent moins occultes, &c. &c. &c.

Les Académies modernes sont plus savantes que les Académies qui proscrivirent les nouveautés qui nous éclairent; mais une Académie moderne se trouvera toujours vieillie, pour un nouvel ordre de choses: on n'est jeune & vieux que par comparaison. Ne perdons pas de vue ce que nous devons d'hommages aux Universités, qui joignent au besoin de l'étude, les travaux pénibles & obscurs de la première instruction. Jean-Jacques n'avoit pas adouci l'éducation aux tems passés, & l'on conçoit que la jeunesse des systèmes eut à souffrir; mais encore falloit-il respecter ses maîtres, ils se tenoient loin des profanes, une langue mystérieuse & des grands mots, comme des gardes

avancées, dit Voltaire, défendoient au peuple l'accès du pays. A présent le champ de l'instruction est ouvert à qui veut moissonner. Point d'exclusion, point de propriété que pour celui qui rumine mieux la pâture commune ; est-ce le tems de croire à l'infailibilité académique, aux commissions ?

Dans le tems où la culture commence, elle n'est sensible que chez quelques êtres privilégiés, qu'il est bon de réunir, afin que la consistance des Compagnies savantes devienne celle des lumières que l'orage menace, & que la nuit environne ; mais quand le jour brille de toutes parts, faut-il des feux sacrés & des hommes sacrés qui les gardent ? Quand la culture est nationale, c'est ne pas respecter la nation, c'est offenser la capitale du monde savant, que de soumettre ses opinions à des jurandes de savoir. Ajoutons, que dans un tems où l'administration a tout fait pour accroître l'Art de conserver & de guérir, le projet d'une Ferme générale de santé seroit l'abus des graces du Roi le plus contraire aux vues de sa bienfaisance.

On ne veut pas le voir, que le bien ne se fait que par la jeunesse (a). Cette ferme

(a) C'est encore un jeune homme qui a refusé religieux.

redoutée & si redoutable pour la santé étoit établie , si nous avions été gouvernés par un vieillard obsédé des frayeurs de la Compagne malative de ses vieux jours. Les Médecins n'ont plus l'empire qui leur fait regretter le tems passé ; mais ils ont l'esprit d'insinuation des Directeurs de conscience, auxquels ils ont succédé. Une Reine qui auroit eue des vapeurs , circonvenue de tout ce monde qui votoit pour la persécution, auroit oublié le bonheur de sa vie , l'habitude de ne pas entendre , quand ce n'est pas la bonté que le besoin sollicite.

Vous vous souvenez de la bonne maxime de notre excellent Conseiller d'Etat, M. Gournay, *laissez dire & laissez passer*. Il est visible que dans toute cette affaire , le Roi a eu quelques autres Conseillers que ce bon M. Gournay ; mais qu'il alloit leur redisant , *laissez dire & laissez passer*. En général tous les privilèges exclusifs sont favorables à quelques genres d'Aristocratie ; il n'est que le Roi & le peuple dont l'intérêt constant soit l'intérêt général.

fement sa signature au rapport des Commissaires, lesquels assurent pourtant avoir toujours été *unanime*. Le rapport particulier de M. de Jusseux est imprimé.

Quand il est défendu de dire & de passer , il n'y a que les séditieux qui disent tout haut , & qui font des brèches pour passer. La liberté seule attire les honnêtes gens , qui font alors pencher la balance. La licence n'a de frein que la liberté. Que ne seroit pas devenue notre pauvre R. si l'on avoit toujours agi de même , ou ce qui est bien mieux , laissé agir & passer. Vous n'auriez point eu de héros ; car on n'en a guères dans les bons tems : mais vous auriez eu de longs sommeils & de longs soupers , qui sont le produit d'une bonne administration. Ainsi donc , mon vieil ami , quand vous reviendrez de vos vendanges , en allant à l'Hôtel de Ville avec M. S. dont M. Mesmer ne proscriit point le fel , cherchez à côté de Henri IV une autre niche , pour une autre bonne figure , au bas de laquelle vous écrirez : *A l'autre Roi qui ne nous a point persécuté pour des opinions , & qui n'a point corrompu nos femmes ;* car en distinguant ces deux Rois des autres , encore faut-il les distinguer entr'eux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

N O T E S.



L'H U M E U R n'est bonne à rien , pas même à la vengeance. Un Académicien des Sciences , chargé d'examiner les Elèves de Marine dans un des Ports de France , vient d'écrire à M. Bailly d'une manière plus satisfaisante pour nous , que s'il étoit des nôtres. Voilà cette Lettre ; peut-être croira-t-on que nous l'avons supposée , & nous ne gêrons jamais la croyance des gens.

« Vous nous avez bien fait du mal , mon cher Bailly ;
 » nous avons à interroger des Elèves d'Euclide & de Bezout , qui , depuis la lecture de votre Discours , n'étudient
 » plus que le Grec pour faire la guerre avec l'imagination
 » d'Alexandre , dont la tête reposoit sur la cassette précieuse
 » qui contenoit le père de la Poésie. J'aurois voulu leur
 » dire que ce Discours n'étoit réellement destiné qu'à l'Académie
 » Française ; mais à présent cette Académie elle-même
 » même ne donne plus que des leçons sous l'ancienne forme
 » des louanges. Si l'on y parloit de guerre devant Frédéric
 » & le Sage qui vous a écouté , on plaindroit des Philosophes ,
 » forcés par le fanatisme des Nations , de faire à la
 » paix des sacrifices de sang ; on leur diroit que la raison &
 » l'humanité tolèrent les Héros comme les canons , parce
 » qu'ils abrègent le mal qu'ils semblent augmenter. Quant
 » à l'Académie des Sciences , l'usage est de n'y louer que
 » les morts & les étrangers ; & les grands Généraux nous

» appartiennent à trop de titres. Ce n'est pas l'Académie
 » qui juge les tristes intérêts qui déterminent la guerre :
 » l'enthousiasme chevaleresque qui la précipite, nous est
 » étranger ; mais elle ne s'achève heureusement qu'avec de
 » bonne géométrie, de bons calculs, de bonne mécanique ;
 » c'est un jeu d'échecs où l'on perd tout avec l'imagination
 » qui nous perdit à Poitiers, à Crécy, à Pavie, &c. &c.
 » où nos preux cédèrent à des forces physiques, à des ma-
 » chines comme celle que Romanzow meut & fixe à son
 » gré contre les imaginations Ottomanes. Vous avez en-
 » tendu le penseur Gara vous rappeler le penseur & le
 » Géomètre, & le Mallebranchiste Renaud, & vous le
 » peindre d'après Fontenelle, travaillant de sang-froid dans
 » une galiote embrâsée qu'il calculoit pouvoir sauver,
 » tandis que l'imagination précipitoit au loin l'équipage
 » effrayé. Voilà des hommes dont l'Académie doit s'enor-
 » gueillir aux yeux des savans Guerriers dont elle reçoit
 » l'hommage. J'espère que votre Réponse me fournira l'oc-
 » casion d'apprendre à nos jeunes gens comment un homme
 » de mérite avoue qu'il s'est trompé. Une bonne leçon de
 » Morale doit réparer une mauvaise leçon de Physique ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

(A) Il est bon d'ajouter ici que, suivant nos formes judiciaires, un Juge qui, dans une affaire de rapport, s'absente une fois, n'a plus de voix pour le Jugement de cette affaire. L'illustre étranger dont le nom paroît si imposant à la tête des autres noms académiques, ignoroit cet usage sacré parmi nous, en accordant sa signature à des expériences auxquelles il n'avoit point ou presque point assisté. M. Fran-

Franklin fait pourtant mieux que personne au monde, que l'opinion tient ici à un nom, à une forme extérieure, & que c'est l'opinion qui détermine aujourd'hui le ridicule ou l'infamie dont il a noté d'honnêtes gens. Vous êtes battu, me dit-on à tout moment, M. Franklin a signé, & après M. Franklin, le Peuple n'écoute plus. A présent on fait qu'il n'a pas dû signer, mais la première impression demeure. M. Franklin a deux hommes en lui, l'homme stoïque qui a fait de si grandes choses, & l'homme d'Epicure qui conserve par son insouciance & son enjouement, le stoïcien pour les grandes occasions; mais il est singulier que l'histoire de ce grand homme se confonde avec celle de l'amant de Mlle. Manon la Couturière.

On zy a forcé sa signature ,
 Sur un gros papier tout plein d'écriture :
 En lui disant en abrégé ,
 Qu'avec eux il est engagé.

(B) C'est le mot de Voltaire sur Fenelon ; M. Bailly ne se plaindra pas de la Compagnie. Je l'ai déjà dit, je n'ai point cherché des fautes de style & de physique dans le Rapport & le Discours académique. Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Mais j'ai dû me plaindre de trouver tant d'éloquence pour si peu de philosophie & de conscience. Je n'ai pas dit même qu'ils n'avoient pas avoué la vérité, mais qu'ils ne l'avoient pas cherchée. Je ne les ai point traités de Juges menteurs, mais de Juges superficiels. Mais encore quel mal m'est-il revenu du Rapport & du Discours, pour me faire un ennemi d'un homme que j'ai aimé ? Est-ce que je puis hésiter entre des amis qu'on note d'infamie, que l'on couvre de ridicule, & ceux qui consentent à diriger contre la vertu les armes destinées au vice & à la folie ? Et puis, est-on mes

amis, quand on est au plus haut de la roue ? Remarquez bien encore que je ne suis point sorti de mon état, c'est-à-dire, de mon humeur contre la fureur actuelle pour les études de physique, qui ont tant multiplié les beaux-esprits du jour, sur-tout dans cette classe pour qui l'on abrège les longueurs & les dégoûts de l'examen, en faveur des grandes dispositions dont ils font preuve dans les expériences coûteuses. Ce n'est pas que de mon tems les gens d'esprit d'un certain ordre fussent constamment obligés d'en avoir ; mais en causant avec l'Auteur des Maximes, avec sa bonne amie Madame Lafayette, avec sa cousine Madame de Sévigné, on n'étoit pas si sûr de son fait qu'auprès d'un fourneau de Chymie. Un Géomètre moraliste, que je dois remercier de n'avoir jamais laissé passer une occasion de rappeler les devoirs & les droits de l'orgueilleuse & de la pauvre espèce humaine, a dit que les progrès de la Physique le consoloient d'avoir vu la Morale moins heureuse de nos jours *. Je suis convaincu que cet aveu ne peut être dans son cœur ; il doit savoir que jamais le calme de la conscience publique n'est si stérile pour l'honneur & le devoir, que dans les momens où la vanité & la curiosité satisfaites, portent l'esprit humain vers des objets étrangers à ses vrais intérêts. Je fais bien qu'il y a loin de la queue du chien d'Alcibiade à la merveilleuse machine qui a étonné notre siècle ; mais le résultat est le même ; Alcibiade n'est plus intimidé par les regards des Athéniens, &c. Un honnête homme & un fripon voient partir du même œil un Balon ; mais ils n'assistent pas avec le même genre d'intérêt à un Drame où le peuple imitateur apprend que les mauvaises mœurs sont du bon air.

* On sent bien que je n'ai point le texte sous les yeux.

(C) Il faut lire dans le texte même du rapport , les motifs de l'incrédulité des Commissaires en Médecine ; on dira que ce style mécréant n'est pas celui d'un Médecin , mais c'est beaucoup qu'un Médecin y ait applaudi : les Magnétiseurs diront que les Médecins voient bien que le Magnétisme va nuire à la Médecine , & que pour ne pas rester sans pratique , ils ont besoin de gagner la confiance des mécréans eux-mêmes.

Cependant si les Commissaires devenoient malades , ils appelleroient leurs Confrères Médecins ; c'est que , malgré la difficulté de distinguer les effets de la Nature de ceux de la Médecine , le tems & la multitude des guérisons ont éabli une sorte de croyance. Le tems & la multitude des guérisons. Il n'y a que cela pour le Magnétisme. On a voulu l'appercevoir comme l'électricité , qui est une interruption de l'ordre naturel , & le Magnétisme n'est que la force de la Nature augmentée & dirigée , la Nature *en plus*. Il doit être éprouvé & non pas senti , si ce n'est par ceux dont la mobilité ressemble à l'imagination , à l'imitation , à tout ce qu'on voudra.

(D) Le fanatisme est un zèle aveugle pour des intérêts chers à la gloire , à la Patrie , à l'amour , à la vertu. On doit bien remarquer que je ne parle ici que des Médecins réunis en Corps. J'ai toujours jugé les Particuliers membres de cette savante Compagnie , comme je juge les hommes , par les tentations qui les environnent le plus ordinairement. Et la pitié & la charité sont le sentiment & le devoir dont la tentation sollicite plus souvent un Médecin. Je ne connois point de classe d'hommes mieux préparée à la bienfaisance ; ils ressemblent aux Prêtres qu'ils accompagnent auprès des mourans. Si le mourant est pauvre , qu'ils se souviennent que le Prêtre qui le console est pauvre aussi , vivant d'aumônes

& d'humiliations comme le pauvre ; vivant dans un état qui le rapprochant tous les jours de l'homme souffrant, le rend plus sensible, & lui défend encore de murmurer contre la loi qui donne à d'autres les moyens d'exercer cette sensibilité. Lorsque la piété de nos pères mit tant de richesses entre les mains des Economes des pauvres, elle n'obligea point ces respectables Dépositaires à rendre des comptes à la Nation & à l'Eglise ; c'étoit assez de savoir le genre de vie des Solitaires auxquels ces richesses étoient confiées, de savoir les loix & les vœux qui les attachoient à la campagne, au milieu des payfans, dont ils partageoient les travaux, avec lesquels ils vivoient, souffrant le froid des hivers & la chaleur des étés, obligés à des jeûnes austères qui les avertissoient qu'ils étoient les frères nourriciers de la multitude qui avoit faim ; & maintenant quand on raisonne sur le partage des mêmes biens, on s'en prend à l'aveuglement & à la bonhomie de nos pères ; on oublie que presque tous les Economes en question sont choisis maintenant dans une autre classe d'hommes. Voyez les biens qui sont restés dans les anciennes mains : la production est double, & les hommes qui jouissent sont en si grand nombre, que leur richesse est un bien général ; mais depuis que le grand arbre de l'Eglise est un arbre généalogique, les oiseaux du ciel ne viennent guère reposer à son ombre.

(E) On ne sauroit trop rappeler les Juges du Magnétisme, au souvenir de cette assiduité nécessaire à la vérité du jugement qu'ils prononceront. Lors même que les Elèves & les malades de M. Mesmer auroient tous la grande humilité de reconnoître la supériorité des Commissaires sur leurs lumières personnelles ; sans conserver beaucoup d'amour-propre, ne pourroient-ils pas croire que six mois d'assiduité, par exemple, peuvent éclairer autant un Adepte, que douze

Séances ont éclairé un Commissaire. Le mérite d'un Adepteseroit alors au mérite d'un Commissaire , comme un à quinze. On invite le Public à chercher l'occasion d'établir des proportions plus raisonnables , en cherchant la mesure des Commissaires comparée avec celle des Eleves dont l'assiduité & la croyance sont plus connues. Il est aisé, par exemple , de demander à M. de Buffon quelle est la mesure proportionnelle des Commissaires ses Confrères à l'Académie , & celle des Adeptes de sa connoissance. Par exemple , M. Bouvier, de la Société Royale, Dom Gentil, de l'Académie de Dijon, dont les travaux sur l'Agriculture rappellent les services de cet ordre de cultivateurs , où la renommée & le ministère n'iront pas démêler un Savant à qui il manque au moins l'art des réputations. Mesurez encore les plus forts des Commissaires avec M. Flandrin , sans compter ceux des Adeptes que je ne puis mieux faire remarquer qu'en ne les nommant pas.

(F) *Avis important contre la précipitation de croire & d'écrire.* Dans le moment où nous avons plus d'humeur contre la bienfaitrice de Marguerite , nous apprenons que Madame de . . . a toujours protesté que les réponses de cet enfant lui avoient toujours inspiré l'estime la plus vraie pour M. Mesmer & son Ecole. Nous nous trouvons heureux de n'avoir fait que des réflexions très - générales , applicables maintenant aux braves gens qui ont voulu appuyer d'un nom respecté une philosophie bien triviale. L'habitude de faire le bien , & le goût de la vérité ne pouvoient faire des ennemis irréconciliables des amis de Marguerite.

(G) Si la gloire des Physiciens n'avoit pas si sérieusement obscurci les humbles Moralistes , on connoitroit sans doute un homme éloquent , un des hommes les plus éloquens qu'on ait pu voir dans la Chaire de vérité , M. l'Abbé Milou , qui n'a presque jamais manqué de sentir le nuage

qui passe sur l'Eglise où il preche. Sans l'aveu de ce brave homme , je ne croirois pas à M. Bléton ; & , de M. Bleton aux plus singuliers effets du Magnétisme , le chemin n'est pas long , disent quelques amateurs. Je ne voulois pas nommer l'homme respectable dont j'ai cité le témoignage , parce que je sçais bien que je lui en demanderois inutilement la permission. Mais on m'a fait observer que je pouvois la prendre. Jamais l'heureux *ignorari & ignorare* n'a mieux été pratiqué que par cet homme singulier , qui ne saura point qu'il a été question de lui chez M. Mesmer , quoiqu'il ait bien pu savoir qu'il y a à Paris un Medecin de ce nom , à-peu-près , & un Pere Hervier qui renouvelle les prodiges qu'il preche , tandis que l'ex-Pere *Melou* débite dans l'obscurité , à des Religieuses quine l'admirent guère , des choses qui ne seroient pas desavouées de Bourdaloue & de Mallebranche. Ce que c'est que de venir à tems. Ce Prêtre n'est pas du bois dont on fait les Evêques (comme ils disent). Louis XIV , qui aimoit à créer , en eût fait tout au plus un Massillon , un Mascaron , un Fléchier , un Bossuet , &c. &c.

(H) On conçoit qu'il ne doit être ici question que de ce bon M. Jumelin , qui ne s'attendoit guère à passer à la postérité par la voie du Rapport. Quant à M. Deslon , ses ennemis eux-mêmes , si la haine n'a pas endurci leur cœur , doivent regretter un homme qui prêtoit à l'éloquente expression de leur mauvaise humeur. On devroit l'ouvrir , ce cher M. Deslon , pour savoir & toucher de l'œil & du doigt , comment se compose intérieurement un homme qui a le grand usage du Magnétisme. La mort violente & la maladie aiguë à laquelle il succombe , & le froid piquant que nous ressentons depuis quelques jours , semblent déjà tout disposer pour d'heureuses expériences sur un bon sujet arraché à la vie dans une crise. Et peut-on ne pas appeller mort violente ,

& presque subite , celle d'un homme qui a pour ennemis les ennemis & les amis de M. Mesmer , qui ne haïssent & n'aiment pas à demi ? Et puis d'ailleurs : ou bien M. Deslon a voulu tromper les Commissaires , ou bien ce sont les Commissaires qui l'ont trahi. Dans le premier cas , sans doute , il est mort de honte ; & dans le second , il a dû mourir d'indignation. On ne sauroit être plus mort.

Un autre certificat de décès en faveur de M. Deslon , est dans le zèle de M. de Fontette , à qui la douleur vient d'arracher contre les amis de M. Mesmer , des plaintes revêtues de ces expressions qu'on ne permet qu'au désespoir , & qu'un Militaire , qui aime réellement à se faire couper la gorge , ne dit & n'imprime que pour les gens de même goût & de même état. Pour moi , je ne voudrois pas même le tuer.

Quant à ceux que ces querelles n'intéressent guères , un mot de raison fera mieux juger des amis de M. Mesmer. Ou cette théorie n'a de valeur que celle que lui donnent les mécréans , ou bien vous en attendez la lumière nouvelle , & la fraîche santé promise par les adeptes. Dans les deux cas , on doit remercier ceux qui l'ont fait connoître. Le grand jour étant la pierre-de-touche de l'erreur & de la vérité , c'est avoir fait le bien , que de s'être opposé aux spéculations monopoleuses de M. Deslon , sur cette Médecine nouvelle. Et si vous aviez assisté , comme moi , aux leçons magnétiques ; & , ce qui seroit bien mieux , si vous les aviez écoutées comme ceux dont le penchant à dormir n'est pas une infirmité si impérieuse , vous sauriez , & vous auriez vu , que le mystère même si reproché à M. Mesmer , étoit nécessaire à la publicité de sa doctrine ; c'est-à-dire , à donner à ses Elèves le zèle & l'infatigable application qu'exige sa théorie des êtres animés.

Une autre moyen de faire connoître & peut-être de faire aimer les amis de M. Mesmer, seroit de faire connoître M. Mesmer lui-même. On croit dans le monde, quand on ne l'a pas vu, que ses Adeptes n'avoient à voir dans un étranger qu'un homme de génie, & ce vif enthousiasme peut alors étonner le connoisseur des hommes. Ils ne savent point que l'on s'attache sur-tout à M. Mesmer par les soins que la bonte prodigue à l'enfance, dont il a l'abandon & l'aimable ingenuité; d'autres ont dit *les graces naïves*. On ne sait point s'il est né avec des sens plus exquis que le reste des hommes; mais on sait qu'en écoutant mieux ses sensations, il a pu les rendre plus savantes, il a pu mériter cet instinct qui le distingue, & qui n'est en effet que le génie des sensations. Ses Disciples ne disent donc point, *le Maître l'a eût* mais *il l'a senti*. Enfin, si l'on n'étudie bien que soi, M. Mesmer est l'homme qui a le mieux étudié l'homme de la nature; & s'il lui arrivoit de n'être pas toujours l'homme de la société, est-ce un Philosophe qui s'en plaindra? Un Philosophe de ceux qui aiment à voir que l'homme de la nature est bon, & que l'homme supérieur est bon homme.

En un mot, si M. Mesmer a tort, le zèle de ses ennemis ne peut que retarder sa chute; s'il a raison, le zèle est inutile. *Camaliel, Actes des Apôtres.*

(I) J'imagine un moyen d'inviter mes amis à ne me plus parler du Magnétisme. Faites-leur part des Paradoxes que je vais vous communiquer. Je les ai pris au hasard sur les feuilles dont je suis environné, & que je dois mettre en ordre quand j'aurai le tems & le repos. La singularité ou l'obscurité dont on va se plaindre, (car vous, vos bergers & vos chiens, vous

vous ne m'épargnez guère) me vaudra des injures qui me forceront de m'expliquer mieux , & d'achever plutôt le travail que je promets depuis si long-tems.

L'honneur est le besoin d'être estimé de soi & de ceux qu'on estime.

Cette définition n'est que pour les hommes courageux. Les braves de tous les jours , les héros , par exemple , comptent les suffrages , & ne les pèsent pas. Alors , l'honneur est le besoin d'une existence flatteuse dans l'opinion : & l'empire absolu de cette reine du monde a pour fondement ce desir inné de bien vivre dans l'esprit d'autrui.

La nation chez qui ce besoin se fait mieux sentir , renonce à ses plus chers intérêts , quand elle accorde un privilège exclusif de considération à un ordre de citoyens. Un privilège n'est autre chose que dispense pour celui qui l'obtient , & encouragement pour les autres.

Le peuple pourroit avoir le bonheur en retour de ses bénédictions , mais il en fait des dépenses stériles. Si les économistes lui apprenoient à ne faire , dans ce genre , que des dépenses productives , ils lui auroient tout appris.

La plus sotte manière de donner son estime , est de la donner d'avance , ou , ce qui revient au même , aux arrières-neveux de ceux qui l'ont méritée. Les emprunts viagers sont les seuls qui ne restent pas long-tems ouverts.

Dans le pays où , pour estimer un homme , on demande

est-il bon, c'est-à-dire, a-t-il des titres du quatorzième siècle ? L'opinion est pour l'honneur, comme le dogme des destins pour la morale. L'activité nationale fatiguerait l'admiration, si tous les braves gens pouvoient dire : *J'ai fait ma preuve, & je vauz les Coucy.*

En attendant, cette nation aura de grands hommes pour l'Académie des Inscriptions. On ne s'y déterminera que par de bonnes raisons bien vieilles, & d'utiles réminiscences distrairont les sages du sentiment des besoins du peuple.

La vieillesse n'a que la mémoire de l'enfance, & méconnoît ceux qui la servent.

En honorant l'absence des moyens, on enoblira la haute mendicité ; on pressera la multiplication des travaux ruineux de charité royale.

Pour le Ministre & le Roi qui calculent, l'homme noble seroit celui dont la position promet les sacrifices de l'or à la considération, celui qui cherche au service l'honneur qui manque à sa fortune. Mais quand on demande la fortune nécessaire à son nom, on est noble pour M. Cherin.

On doit en effet admirer l'honneur comme l'amour de reconnaissance, & abolir l'usage qu'ils ont de *vivre aujourd'hui des profits de demain* (*Poème des Siyles*).

On propose à ce peuple appauvri par ses vieilles dettes

d'honneurs passés, dont il paye les arrérages depuis des siècles, n'ayant plus rien à promettre à l'émulation, de s'enrichir tout d'un coup par une banqueroute générale d'estime & de considération, enfin par l'oubli de l'histoire.

Les anciens créanciers seront réduits à demander des titres nouveaux par des actes nouveaux passés devant la nation éclairée sur ses intérêts.

Craissus croira qu'il y a une autre sorte d'honneur pour lui, de d'être pour les vieilles races un Mâitre-d'hôtel qui ne se tient pas debout, & qui ne rend point de compte.

Avez-vous vu deux hommes de qualité à table chez Craissus ? Ils vous ont dû rappeler les deux Aruspices de Néron.

La banqueroute proposée des vieilles dettes d'estime est un droit national. L'estime est la jouissance la plus douce de la vie qui l'obtient ; mais elle demeure l'inaliénable propriété du peuple. Quand on calcule avec lui, tant de pain pour son travail ; il doit calculer aussi : tant de bénédictions, tant de bienfaits : ou bien le silence & l'oubli dont il se meurt à la Cour.

Quand on lui parlera du passé, il n'a qu'à protester qu'il ne sait pas lire le Gothique.

Il se souvient peut-être d'un Magistrat qu'il nomma Bou-

langer , parce qu'il l'avoit nourri (a) dans une famine ; mais il est bien plus beau de prouver qu'on l'a jadis bien battu & que quand il étoit serf , on lui rendoit la servitude très-douce , ou très-rude , cela revient au même , dès qu'on prouve par titres.

Le souvenir des grandes atrocités impunies , est un excellent titre ; car il peut dater de l'anarchie féodale , & c. le bon tems de l'art héraldique. Mais d'anciennes frayes données aux Rois & aux peuples , sont les plus beaux fruits d'une couronne fermée.

Après le compte de la vieille Chevalerie , on peut ment faire celui de la nouvelle , de la Chevalerie en exercice. L'estime est le prix de l'utilité & de la difficulté. puis qu'il ne s'agit plus d'étendre & de défendre le domaine mais de l'améliorer : l'homme utile est le bon régisseur. l'emploi le plus difficile de la régie est d'attacher au travail les fainéans qui veulent tous être gardes-chasse.

Messieurs les Philosophes , croyez que le fanatisme littraire ne passera qu'après la superstition chevaleresque. La superstition , ce fanatisme vont être les deux os à ronger des Philosophes du dix neuvième siècle. En attendant , l'homme humain se repose ou s'amuse avec des ballons.

(a) Je connois une excellente race qui vieillira bourgeoisement enrichi une Province par l'amélioration de ses vins. Les Représentans de la Province les nettoient à même liciter l'Ordre de Saint Michel. Des chiffons de généalogie empêchés de mettre le prix que j'attache à ce sceau de la noblesse. Ils mériteroient qu'un imbécille leur reprochât leur vinographe.

L'honneur ne fera donc plus le Dieu terrible des armées ; mais il fera Berger & Maçon , comme le Dieu des vers ; il fera le Dieu tutélaire de nos foyers ; il fera Laboureur , Maire , Bailli , Pêcheur , Marchand , &c.

Se fera-t-il Fermier-Général ? je réponds que oui , s'il est bien conduit. Les Athéniens ne confioient qu'à l'opulence l'or de la République , pour ne pas exposer les honnêtes gens de la médiocrité à des tentations dont tous les siècles ont reconnu le danger. Aristide fut long-tems l'homme du Fisc , & la République paya sa sépulture & l'éducation de ses enfans.

On n'a point calculé le pouvoir de l'irrésistible honneur. Si l'on croit encore qu'il est une classe de citoyens sur laquelle il ne puisse acquérir l'empire absolu , qui fait attendre la mort sur la mine.

Si vous vous accoutumez à considérer les personnes destinées au théâtre comme des officiers de morale , & la Finance comme la Magistrature de l'impôt , les uns vous rendront meilleurs , & les autres plus riches ; vous aurez des Molé de Finance & de vrais Bayards à la Comédie. Opposez plus d'estime à des tentations plus fortes.

En humiliant l'opulence , vous lui laissez la basse vanité qui recherche l'honneur coûteux de se nommer l'allié & l'ami des Grands , & l'honneur rare de s'entendre ainsi nommer une fois en passant. Laissez la fortune espérer la confi-

dération : Crassus donnera son or à l'homme souffrant , & sa fille à son égal. Le peuple doit aimer quiconque aime la gloire , puisque c'est à lui qu'on la demande. La vanité , qui n'a pas tant d'amour-propre , paye tribut à la Grandeur.

L'homme qui m'a rendu témoin des procédés les plus nobles , de ceux qui ne vous ont attendri que dans les Romans. Ce brave homme étoit pressé de voir reverdir son honneur , que des circonstances mal-interprétées avoient humilié. Après les dernières famines , son Evêque accepta , pour quelques jours , l'hospitalité qu'il lui offrit dans un château à peine commode. On demandoit au Prélat le motif d'une conduite contraire à ce chétif préjugé de sa naissance. Je n'ai pas dû , répondit-il , refuser un homme dans les terres duquel j'ai su qu'il n'y avoit plus de pauvres. M. Cadet , dont la mémoire mérite ce tribut d'estime , est mort pauvre & honoré.

L'usage de faire espérer l'honneur au service des hommes nouveaux , n'attristeroit que l'envie & l'ingratitude , qui vantent les vertus qu'elles ne craignent plus , pour humilier celle qui les sert & les afflige. C'est encore l'envie qui loue dans un vieillard la tyrannie , qui montre une bonne tête les vices qui rappellent le bon tems.

M. de Boullainvilliers , par son système & par son nom , étoit noble comme les Capets. Jamais meilleur aristocrate n'a plus cordialement & plus sagement murmuré de voir le Roi maître & le peuple libre. On connoît ses vœux pour voir la noblesse de retour aux fonctions de la Justice & de l'Administration , même de l'administration des Finances

Le seul moyen simple & vrai de réaliser les rêves de M. de Boullainvilliers est d'accorder à la classe actuellement occupée de la chose publique , assez de considération pour suffire au prix de ses travaux , & pour avilir celui qui demanderoit d'autres gages.

Les Aristocrates ne diroient plus , le Roi ne peut faire un vieux Gentilhomme , dans un pays où l'on n'aimeroit plus que les vieux vins & les vieux amis , & les hommes capables de payer de leur personne.

Que de mots dans la langue tomberoient ou feroient fortune ; le mot de *servir* , par exemple , s'enoblirait dans l'administration , & à mesure qu'il supposeroit plus de génie , de désintéressement , de noblesse. Quand le feu Dauphin disoit que *la Cour des Rois doit être composée de ceux qui les servent* , on fait bien qu'il estimoit & respectoit un autre service que celui des armées.

Le feu Dauphin auroit donc un jour pu se montrer à table avec un Prévôt des Marchands , comme avec un Capitaine du vol. La Reine oseroit paroître dans la Capitale accompagnée d'une Présidente , d'une Intendante , d'une Lieutenant Civile ou Criminelle. Quelle folie ! La Cour doit être l'image d'un camp ou d'un tournoi , où l'on ne connoît que des Juges-d'armes.

Au moins ces nouvelles Dames regarderoient long-temps cet honneur comme une grace. Il faut être bien antérieur au quatorzième siècle , pour prétendre exercer près du trône

cet aristocratisme qui détermine dans quel ordre le Roi doit choisir les serviteurs de sa maison & de son armée.

Ces pauvres femmes, qu'elles feroient à plaindre de vivre sous des loix faites dans un tems où les hommes étoient si mauvaise compagnie ! La première femme du royaume elle-même, ne feroit qu'une femme respectée, si le pouvoir des mœurs ne consoloit pas de la rigueur des loix. Qu'ils sont donc imposans les devoirs d'une femme, à qui son influence sur nos mœurs donne un empire que le Roi & la Loi ne peuvent disputer.

Comment l'assurer, l'exercer & l'étendre, cet empire ? en le rendant propice à la vertu, en s'aidant des femmes à qui leur état donne sur les mœurs une influence plus sûre & plus douce. On fait, ou plutôt on ne fait pas encore assez, combien il est de places importantes dans lesquelles la loi, le peuple & le Roi doivent être traités, quand elles ne seront pas confiées à l'homme vertueux dont la femme a la dignité de son état, & chez laquelle on admire, avec le charme des mœurs, l'économie prodigue en bienfaits. Mais, encore une fois, M. Cherin est juge des morts & des noms : il compte pour rien la vie & la vertu.

Le tems pourroit donc venir où les femmes feroient dans l'histoire des mœurs & de tout bien, ce qu'elles furent dans les contes des faits d'armes de nos Preux, & leurs regards consoleroient un Magistrat éloquent & pauvre, comme ils faisoient mourir content celui qui obtenoit la grace d'être égorgé pour elle.

On dira qu'une Présidente m'a corrompu le jugement ; &

je dirai que , s'il m'est arrivé de voir par le monde une femme de celles dont me voilà le champion , je l'ai presque toujours vue à genoux devant le préjugé que je déteste. Jugez si je n'aime pas mieux la franche femme de qualité , qui , sachant le secret de son état , ne le dit qu'à l'oreille du Sage , & laisse durer pour ses enfans la sottise qui fait d'un vieux nom l'hypothèque d'un million sur la fortune d'un Financier qui n'a qu'une fille. Avec la Pairie ou la Grandesse , l'hypothèque est de trois ou quatre millions ; en sus le droit , à chaque génération , de ruiner une famille opulente.

Il en est dans cet état qui profitent de leur nom pour faire passer , & même adopter des grimaces qu'on ne pardonneroit pas à une Intendante ; mais on rencontre avec de vieux noms *des esprits-forts* , qui prisent peu les hommages de réminiscence , & veulent être aimées pour l'amour d'elles. Et puis , *quand on vaut tout le monde* , on a moins à imiter ; on doit être plus vraie , plus franche , plus près de cette indocilité d'esprit sans laquelle point de raison , point de nature & point de graces. Encore ne faut-il pas persuader à toutes les femmes d'être *soi* ; elles seroient trop aisément aimables , & jamais ridicules.

Quant aux hommes de Robe , je crois que mes principes me donnent le droit de parler des leurs , de manière à montrer que je ne veux ni leur plaire , ni les choquer. Je puis donc observer que la superstition envers le passé , la manie de parler de bonne Robe , les assimile aux courtisans , en les plaçant plus bas.

La noblesse de Robe est la noblesse en exercice. L'homme

noble , dans le vrai sens , est celui qui représente la royauté dans ses nobles fonctions. Si sa famille conserve après lui des restes d'honneurs , toujours la vraie noblesse appartient-elle à la compagnie vivante ; & c'est l'offenser que de reconnoître devant elle la noblesse de descendance & le culte des images. L'orgueil oisif vit du passé ; mais quand on a la main à la charrue , doit-on regarder derrière soi ?

Ils le savent bien dire , que c'est avec eux que les Capets ont repris l'unité de pouvoir & les plus beaux joyaux de la Couronne , si long-tems disputés par les possesseurs de fiefs. Quels furent les hommes robustes si long-tems employés à ce long combat entre l'ordre & l'anarchie ? Etoient-ils de bonne Robe ? Quand une femme de la Cour , dans sa grande colère , reproche à une autre d'avoir des sceaux dans sa généalogie , ou bien une grande parente , qu'on appelloit Mademoiselle la Procureuse Générale : c'est que les hommes de cet état , à qui la France doit le plus , ont été presque toujours les premiers de leurs races. Si donc on observe cette attention suivie des Cours Souveraines , à éloigner d'elles quiconque seroit né comme l'Hôpital & le premier d'Aligre , &c. &c. &c. que doivent penser le peuple & le Roi , de cette étrange attention ? qu'elle n'est ni populaire , ni royaliste.

Remarquez cette autre attention bien moins populaire , bien moins royaliste , & par conséquent bien mieux suivie , de composer le premier ordre de l'Etat , de manière qu'il soit toujours représenté par des membres du second. Un Evêque est un Prêtre Gentilhomme , & deux exceptions confirment cette vérité de fait. Deux ordres dans la nation n'en font plus

qu'un qui conserve deux voix pour le même vœu. Les fidèles Communes ne contiendroient donc que les sujets de l'aristocratie, & le Monarque deviendrait un Doge. Enfin la noblesse auroit en influence ce qu'elle a perdu en pouvoir ; & si l'abus devient une habitude, le pouvoir sera réel. Tel est le moment où les Cours Souveraines parlent de Gentilhommerie.

La vérité de ces dernières assertions sera, je crois, sensible ; & je ne crois pas que l'on soupçonne la droiture de mes vues. Mes premières idées paroîtront moins vraies, à qui n'a pas observé. Il est de fait que je songe à bien faire. J'ai vu à la tranchée l'honneur créer des choses si étranges, que je le crois capable de tout dans la société, s'il y vient. J'ai vu qu'on pouvoit compter sur la noblesse de ceux que leur position habitue aux jouissances de la considération, mais qui ne sont pas encore assez bons pour jouir avec une tranquillité stérile. La gloire veut des amans, & craint les maris. Je dois la servir en multipliant l'espérance & la crainte.

POST-SCRIPTUM.

Je me suis promis de laisser ces Paradoxes isolés ; car si j'allois y joindre les réflexions avec lesquelles je dois en faire des vérités communes. On ne m'en parleroit plus, on ne me forceroit plus d'en parler. Et vous avez bien vu que je ne faisois la Médecine que malgré moi.

Il est pourtant des injures que je vois naître sur toutes les lèvres, & dont je veux avoir le cœur net.

En faisant perdre à la nation le fanatisme chevaleresque, vous nous ferez manger par nos voisins, qui resteront anthro-

pophages , & qui n'aiment pas les Brochures philosophiques.

Réponse. Quand même vous seriez à savoir que la lune de Paris brille au-delà du Rhin & de la Manche , je vous demanderois , si dans une armée où d'excellens Géomètres , d'excellens Munitionnaires , de bons Mécaniciens feroient mouvoir d'excellentes machines , des Russes , par exemple , ou des Suisses , vous auriez peur d'une horde sauvage , ou d'une armée Ottomane , ou même de la brillante armée des Chevaliers Français , que la discipline Tudesque n'auroit pas réduits aux honneurs du mécanisme ?

Remarquez qu'en diminuant votre dépense stérile d'estime & de considération en faveur de la Chevalerie présente ou passée , on vous laisse beaucoup plus de gloire productive à promettre aux arts utiles , par exemple , à d'habiles Mécaniciens , dont le savoir uni au zèle intrépide des Pompiers de Paris suffiroit à tous les incendies. Les regards de la nation soutiendroient sans doute le courage de ces braves gens ; mais l'enthousiasme ne seroit pas assez aveugle pour les laisser attifer le feu afin d'avoir plus d'honneur à l'éteindre.

Si le Corps des Pompiers de Paris se composoit de l'ordre de la nation le plus distingué ; s'il étoit d'usage que la bruyante jeunesse de cette illustre Compagnie fût constamment gâtée par cette moitié de l'espèce humaine qu'on ne désabuse point de la jeunesse ; si dans l'âge mûr ils étoient les seuls citoyens dont la pourpre ou l'azur annonçât les vertus & les services , les seuls dont la vieillesse fût encore reverdie & presque éternisée par le bonheur de composer ce Sénat de Rois dont la mémoire suffit à la gloire & à la fortune d'un nom ; si ce nom dans la suite n'étoit plus prononcé avec l'intérêt qui promet l'honneur , mais avec la superstition qui le donne à de

froides reliques & à des images sans vertu : si les enfans des anciens Pompiers partageoient entr'eux , ou les trésors de l'Eglise , ou les plus chers enfans de Plutus , vous jugez bien de l'ardeur ruineuse de tous les Ordres à solliciter un emploi dans les Gardes-Pompiers : & , s'il étoit établi qu'on y gagneroit des rangs , que dans les nuits incendiaires , les braves gens détesteroient le grand jour & le calme perfide , destructeurs des plus belles espérances. On a vu des meres , en pareil cas , tendres comme celles que Lycurgue avoit formées , faire tomber les paratonnères & déranger les conducteurs. Et puis , en courant au feu , les enfans des anciens Capitaines-pompiers voudroient y avoir les premiers rangs , comme au tems où les Chefs des grandes maisons devoient se rendre aux incendies avec leurs familles , leurs domestiques , leurs vassaux , qu'ils avoient bien droit de commander en les nourrissant , en les payant. Mais à présent que la Police paye tout le monde , elle a droit de préférer qui bon lui semble , & sur-tout de choisir dans la classe la plus robuste , la plus docile & la moins chère.

Enfin , vous ne faites que rappeler les vieux rêves patriotiques du bon Abbé de Saint - Pierre ; tel est encore le reproche auquel je dois répondre : qu'il suffit à ma vanité , malgré la différence essentielle que j'ose faire remarquer entre ma maniere & celle de l'excellent Abbé.

L'Abbé de Saint-Pierre proposoit sans cesse des loix , & demandoit des réglemens au pouvoir. Pour moi , je ne crois point que les hommes se conduisent par les loix qu'on leur donne , mais bien par les idées qui leur sont chères comme leurs préjugés. L'opinion est un tyran aveugle ; en l'éclairant on en feroit un bon maître. Je m'adresse donc à ceux qui dirigent l'opinion , & qui sont ici la voix du peuple dans

la dispensation de son inaliénable propriété, l'estime & le mépris; & je les invite à placer l'honneur à côté du devoir & de l'utilité, pour rendre tous les citoyens nobles, & tous les nobles citoyens.

L'Abbé de Saint-Pierre auroit demandé, par exemple, un Edit contraire à la révocation de l'Edit de Nantes. Et j'ai ne mieux faire observer que nos loix sont aussi intolérantes qu'au moment de la révocation de l'Edit de Nantes, & ce qui nous semble si étrange, plus intolérantes qu'elles ne l'étoient la veille de la S. Barthelemi. Depuis, on a multiplié les Traités de paix les plus savans; on a fait les Edits les plus sages contre les duels; & les duels de particuliers à particuliers, & les grands duels de nation à nation sont encore chéris de ce peuple, dont l'inaltérable tolérance avertit les honnêtes gens qui lui ont parlé raison, que la raison est plus forte que la loi: & par le souvenir de ce qu'ils ont fait, les encourage à mieux faire.

Un homme de lettres, en respectant toutes les loix, peut donc espérer de vivre dans une nation meilleure, & de devoir son bonheur à son travail, aux idées douces qu'il peut repandre.

Et quand votre rêve sera-t-il fini? Quand le Mercure & le Journal de Paris répéteront, une fois seulement par semaine, en vers & en prose, que le glaive de la gloire est aussi vil que le couteau de l'assassin, plus vil que celui du bourreau; & sur-tout, quand votre prose & vos vers rendront ridicules, peut-être odieuses, des réminiscences qui familiarisent les nations avec le sang, en mêlant toujours les idées de gloire & de sang. Quand enfin, vous aurez bien apprécié les intérêts & les vœux de cette classe d'hommes, dont les vœux constans rappellent les anciens moyens

de gloire & de fortune, & même de paix, disent-ils bien.

Ils diront donc que la guerre est une affaire de calcul & d'intérêt, & ils persuaderont ceux qui n'ont pas vu que les passions laissent l'intérêt s'éclairer & calculer à sa manière, à moins qu'elles ne soient ennoblies par la gloire, déifiées par la superstition, & enfin exaltées jusqu'au fanatisme. Vous venez de voir les Républiques de Venise & de Hollande prêtes à se battre en duel. Et bien, qu'est-il arrivé ? Elles se sont injuriées comme de vieilles femmes, & ont calculé leurs intérêts comme deux mères de familles.

Telle sera la tâche des gens de lettres ; & j'ai rempli la mienne en indiquant celle des autres. Je crois avoir montré le champ où ils moissonneront tous, Poètes, Orateurs, Historiens, &c. &c. &c. Je leur promets de grands succès en leur montrant de grands obstacles dignes d'un grand courage.

Leurs peres Frondeurs, en médifiant des Loix, des Moines, des Reliques, & même d'un peu mieux, suivoient l'avis du bon Louis XII, qui conseilloit aux mécontents de parler mal de lui, & de se garder de ceux qui n'étoient pas assez forts pour pardonner. Les Frondeurs passés eurent donc les honneurs du courage & les profits de la faveur ; car enfin ils ménageoient le crédit qui les mettoit à l'abri du pouvoir en partageant avec eux les moindres de ses dons ; mais en affoiblissant les préjugés du plus fort, ou, pour mieux dire, les préjugés qui sont la triste base d'une force de souvenir qui ne sera plus dès qu'on n'y croira plus. En essayant ainsi d'ôter aux prétentions de l'antique aristocratie l'influence plus lucrative que le pouvoir passé, comment espérez-vous réussir ? Vous n'aurez pour vous que la Loi, le Peuple & le Roi.

Mais si nous allions croire aux rêves patriotiques de cet Abbé de Saint-Pierre , second du nom ! — Nous en ferions des vérités utiles. L'espérance & la raison peuvent leur donner la réalité que la crainte & la superstition donnerent aux puérilités opposées. L'opinion apprend tout ce qu'on lui enseigne , & puis elle exige tout ce qu'elle demande.

F I N.

